

deux de récif, limitant l'entrée du canal dans le port d'Honolulu.

La tour est fixée, dans le 4^e ordre, du système Fresnel; il est élevé de 150' au-dessus du niveau de la mer, et peut être vu à la distance de 15 milles du port d'un navire ordinaire.

Le phare du récif (Spear buoy) à 1.157' dans le S. 40° 30' Ouest.
L'extrémité Est du nouveau wharf à 604'..... N. 44° 30' Est.
La pointe Fremont..... S. 40° 30' Est.
La pointe Barber..... N. 82° 30' Ouest.
Le coin nord de Custom House (à l'Est)..... N. 85° 30' Est.

Après de cette encogiture de la Douane, on a construit un autre phare qui porte un feu fixe, vert, élevé de 85' au-dessus du niveau de la mer et qui est visible à 5 milles (1).

Pour entrer dans le port pendant la nuit : amenez les deux feux l'un par l'autre, dans le N. 24° 30' Est, et conservez cet alignement jusqu'à une encubure du feu blanc; en venant alors d'un quart sur tribord, c'est-à-dire vers l'Est, vous éviterez l'extrémité de la pointe du récif, sur laquelle le phare est construit, et si s'étend à 75' plus dans l'Est; gouvernez sur l'extrémité Est du nouveau wharf, et, arrivé à mi-distance entre le phare du récif et le nouveau wharf, gouvernez au Nord 35° 30' Ouest, puis allez en dedans prendre le mouillage le long de l'esplanade.

LE HAWAII.

Feu de Kaulaia. — Pour le mouillage de Kaulaia, on a établi sur une pointe située au N. 37° 30' Est de la partie N. E. du récif un feu fixe, blanc, élevé de 15' au-dessus du niveau de la mer et qui est visible à 10 milles.

On a un bon mouillage par 14' d'eau à environ 1/4 de mille du rivage, en relevant ce feu au N. 77° Est.

Signé : FERD. W. HUTCHINSON,
Ministre de l'Intérieur.

Honolulu, 20 juillet 1869.

Un article inséré dans une autre partie du même journal (*Honolulu Gazette* du 18 août 1869) dit :

Phare de Hilo. — Un feu a été établi à la pointe Pankaa, entrée du hâvre Hilo (du Hawaii). Le feu est élevé de 15' au-dessus du niveau de la mer; il est fixe, et peut être aisément aperçu à la distance de 10 milles.

De ce feu on relève :

La pointe extérieure du récif au..... S. 49° 30' Est.
La pointe intérieure du récif au..... S. 29° 30' Est.
Le toit de pavillon du Gouvernement (à peu près au centre du port)..... S. 82° 30' Est.
La pointe Leleivi..... S. 69° 30' Est.
La pointe Makaloa..... N. 23° Est.

Tous ces relevements sont vrais; ils ont été corrigés de 9' 30 de variation N. E.

(1) Le *Leventis-Piquet*, versant la nuit, s'est assuré que le feu vert se voit à 5 milles de plus.

LA TERRE VIT-ELLE ?

En lisant un article consacré au livre de M. Étienne Réclus — *la Terre* — j'ai été frappé des lignes suivantes, de M. C. Delamarre :

« La Terre, dit-il, a une existence qui lui est propre, en vertu de certains loix; elle se transforme sans cesse, et le mouvement, qui est le signe de la vie, se manifeste partout. »

Voilà déjà plusieurs fois que cette idée de la Terre vivante, de la Terre manifestant des phénomènes de vitalité comparables à ceux des êtres organisés et animés, persiste à se présenter.

Que les anciens — ceux qui vivaient, humanisant et divinisaient toutes choses — sentiments, passions — aient toujours considéré le globe comme un être doté de vie, cela n'est pas surprenant; on avait l'habitude de vivre en pleine-fable mythologique. Mais que cette idée se systématisât de jour en jour et fût élevée à notre époque, où l'on a la prétention de galvaniser les tristes tendances panthéistes et matérialistes du siècle passé, cela exige un examen sérieux des faits.

Dans ce langage imagé, coupé, dantesque qui le caractérise, M. Michelet s'écrit :

« ... Sa vie (de la Terre), c'est l'expansion, qui des foyers profonds, à travers les parties solides, travaille, transforme, électricité ses éléments, excités par la chaleur, liquides, aérés, les amène à la surface pour se vivifier, s'animaliser tout à fait. »

« ... Nulle part, dit-il plus loin, allant aux Pyrénées on ne se sent en rapport avec l'âme de la terre : elle est sensible dans ces sources profondes où sa vie souterraine remonte jusqu'à nous... »

Plus loin encore : « La terre a-t-elle un cœur ? ... un tout-puissant organe où ses énergies se réveillent, où elle aspire, respire, palpité de ses transformations ? ... Ce souverain organe de vie, d'amour, d'aspiration, se manifeste d'un côté dans la mer des Indes, au brûlant corail d'Hes ou domine Java ; — de l'autre, dans la bouillante cuve d'Hail, de Cuba... C'est un cœur en deux lobes. L'écartement n'est qu'apparent... Leur grand signe commun, c'est la superbe arête dont chacun est pourvu, le grand torrent d'eaux chaudes qui jaillissent vivantes de ce double foyer. »

« Comment, ajoute-t-il, cet être planétaire où nous dérivons tous, n'est-il pas un appareil de vie si nécessaire, qu'on voit chez les moindres de nous ? Dans la respiration, cette première fonction vitale et la plus nécessaire, la terre a déployé une régularité qu'on voit bien moins dans tout le reste. Elle est marquée presque au compas dans la disposition des mille volcans que l'Éternel appelle le Cercle de feu... » Ainsi, âme, cœur, poumons, vie, tout

cela existe dans l'animal Terre : c'est le mot dont se sert l'aimable historien poète.

Il y a une quarantaine d'années environ, lorsqu'on a positivement établi que l'océan aérien est un mélange constant de divers gaz, les hardis de l'époque eurent devoir créer l'hypothèse d'un principe actif, vital, de l'atmosphère. Les travaux de M. Dumas et Boussingault avaient cependant déjà clairement démontré que la constance de la composition de l'atmosphère était maintenue, d'une manière aussi simple que grandiose, par la respiration inverse des êtres organisés : plantes et animaux.

Quand le capitaine Maury, après dix-neuf années de travaux et plus d'un million d'observations à la mer, vint dévoiler cet ensemble de relations qui existent entre la terre, l'eau et l'air ; quand il est venu presser le fonctionnement complexe, mais harmonieux, de ce qu'il appelle la machine terrestre, en dedans, entre autres, ces règles de navigation qui ont consacré ses doctrines et rendu son œuvre immortelle, le cri d'admiration fut unanime. L'idée de la terre organisée, bien plus, vivante, frappa l'esprit du poète, qui, s'empare de cette donnée, ne fut pas longtemps à trouver la place du cœur, des goudrons et des organes de cet être nouvellement révélé au monde surpris.

Si le fiction du poète était une réalité, il faudrait créer une science nouvelle : la géophysiologie.

Notre petite bote serait un monstre, plusieurs millions de fois centenaire, ayant porté et portant sur son dos des milliards de parasites filipillages, de toutes sortes : hommes, animaux, végétaux. A ce colosse, pour se mouvoir, il n'est pas étonnant qu'il faille un espace de 68 millions de lieues dans le ciel. A cette échelle, il n'y a là rien de gigantesque : ce serait en quelque sorte la maison et le jardin de ce citoyen d'un monde habitée par bien d'autres corps célestes, qui seraient autant d'individualités ayant leur vie propre. Demi-grande dame dans ce monde de l'univers, suivie de sa bonne, la lune, notre chère, plantée jouerait un rôle assez secondaire et bourgeois. Quant à l'humanité, ce serait quelque chose d'analogue à la poussière qu'il aurait ramassée la robe de la dame dans sa promenade. Que dirait-on du ciron, ce fameux et traditionnel pygmée, inventé par l'homme pour relever sa petitesse ? Que dirait-on des espèces microscopiques ? Ce seraient évidemment des infiniment petits du plus infime des ordres.

Quand on se représente que cet être provient dans l'espace autour d'elle et avec elle, sous les baisers du soleil, près de tous les mouvements, seraient les agents, à l'échelle convenable, de cette vie cosmique ; ils seraient à la terre ce que le sang est à l'homme, ce que la sève est au bois...

Or le voit, ces conceptions ne manquent ni de hardiesse, ni de grandeur et d'ingéniosité ; et il y a là suffisamment de matériaux, à solide apparence, pour pouvoir construire une bonne théorie de la vitalité de la terre.

Mais est-ce là bien réellement le point de vue vrai ? En se laissant aller à ce genre de spéculations l'imagination ne flotte-t-elle pas, ne révo-t-elle pas, comme celle de cet artiste qui, dans les dessins bizarres d'un ciel nauséux, des batailles, des châteaux, des chimères ?

Qu'il y a loin de ces considérations osées à ces croyances timides des temps passés, alors qu'un envasement la terre comme une vaste plaine, entourée par l'océan, que le soleil, la lune et les étoiles, lanternes du monde, étaient chargés d'éclairer !

Sans doute il est cruel de détruire des illusions, désagréable d'être arraché à la contemplation pleine de charmes et décevante de ces nauséux disposés en escadrons, en paysages à perte de vue, en forêts, en cités... que sais-je ? Réveillé d'enfant plus désagréable que généralement, quand on veut admirer de nouveaux ces masses fuyantes et éphémères, tout a disparu...

Les jouissances et les sensations que fait naître la réalité sont-elles donc moins charmantes que celles qui sont nées aux illusions fantasmatiques de l'imagination ? N'est-ce pas erreur de croire que le réel est moins idéal, moins poétique, moins merveilleux ? L'impression qu'il fait sur certaines natures n'est-elle pas bien plus vive, car l'admiration qu'il provoque est plus certaine, parce qu'elle est reproductible à chaque instant, parce que le vrai est le beau éternel.

Nous croyons que ceux qui aiment la terre, au point d'en faire un être organisé et vivant, font un rêve artistique semblable à celui de notre contemplateur de nuages. Nous ne pouvons nous résoudre à voir dans ce bel ensemble, décrit par le capitaine Maury, autre chose qu'une admirable machine, qu'une fine horloge. Donner à une locomotive, qui s'élève sur les rails, une âme, une vie, parce qu'elle fume, siffle, rugit et se meut, cela est permis, sans nul doute, à un disciple d'Homère, à un rival de Pindare, mais ce ne saurait être le langage de l'observateur exact, amateur passionné de toutes les manifestations de la nature, mais amant qui n'aime pas être trompé...

Tout ce que nous connaissons sur le compte de notre planète nous démontre d'une manière irréfutable que les lanternes des anciens ne sont pas suspendues précisément là-haut pour nous illuminer, mais que ces globes président certainement, entre autres fonctions, aux besoins de la vie organique et animée, l'un comme source de toute chaleur et lumière, grand ressort de la machine, l'autre comme agent, pondérateur et régulateur de la même machine.

Cette atmosphère, qui nous baigne de tous côtés, ne conserve pas par elle-même sa composition constante, mais ce sont précisément

